

Musique

# Sur les traces de Paul Bowles

Dans les années 1950, l'auteur d'*Un thé au Sahara* a sillonné le Maroc pour enregistrer les chants traditionnels marocains, qu'il craignait de voir disparaître. Soixante ans plus tard, deux chercheurs en musicologie sont revenus sur ses pas. Ils nous racontent.

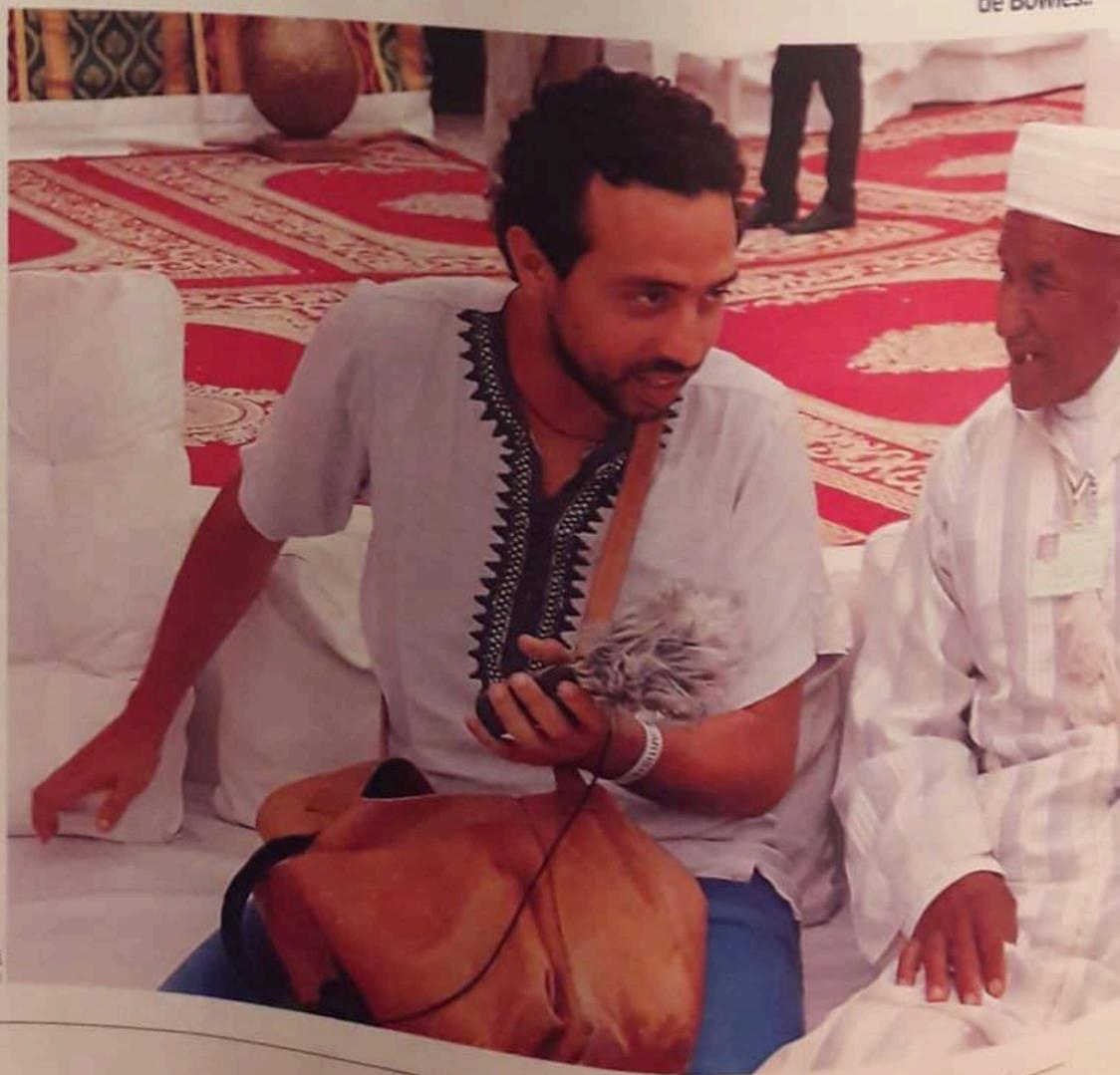
“**L'**élément le plus emblématique de la culture folk marocaine est sa musique”, remarquait l'écrivain américain Paul Bowles au retour de son épopée musicale à travers le Maroc à la fin des années 1950. La poétique Ahwach de Tafraout, le Gnaoua rythmé de Marrakech, le sirupeux Hassani de Guelmim... pendant six mois, Paul Bowles a sillonné le pays, muni d'un micro et d'une bobine, à la rencontre des différentes musiques traditionnelles marocaines. De Tanger à Dakhla en passant par Marrakech ou Tafraout, le célèbre écrivain et compositeur américain — qui a vécu la majeure partie de sa vie au royaume — a enregistré les voix du Maroc. Sa démarche, soutenue par la Fondation Rockefeller, avait pour objectif la préservation de la culture marocaine dont on craignait alors la disparition. Soixante ans plus tard, en mars 2012, deux passionnés de musique ont retracé ce même chemin musical. Equipés de leur matériel d'enregistrement, Gilles Aubry et Zouheir Atbane, deux artistes sonores respectivement suisse et marocain, partent sur les traces de Paul Bowles à la recherche de ceux qui avaient participé à ses enregistrements à l'époque. Intitulé *“Anthologie marocaine pour la préservation des oreilles”*, leur projet est un véritable voyage sonore dans le temps.

## Retour dans le passé

Leur épopée commence à Marrakech où les deux artistes vont à la rencontre des musiciens gnaouas dont Paul Bowles parle à plusieurs reprises dans ses notes. D'un contact à l'autre, ils tombent finalement sur un homme qui affirme connaître le fils de l'un d'entre eux. *“Le lendemain, il m'a appelé et m'a dit : je n'ai trouvé*

*que sa femme mais si tu me donnes de l'argent je peux retrouver son mari. En fait, on s'est rendu compte qu'à Marrakech, l'univers gnaoua était devenu un business plan. Il faut payer pour n'importe quel service”, se souvient Zouheir Atbane. Déçus de ne pas être tombés sur les bonnes personnes, les deux acolytes continuent vers le sud, direction Tafraout, connue pour ses rassemblements poétiques d'Ahwach.*

Zouheir Atbane (à g.) a recueilli les témoignages des chanteurs d'Ahwach contemporains de Bowles.





Paul Bowles, qui a vécu la majorité de sa vie au royaume, estimait que la musique était l'élément le plus emblématique de la culture folk marocaine.

Là-bas, ils se retrouvent, au fil des rencontres, avec un groupe de vieilles femmes qui pratiquaient Ahwach à l'époque. Alors qu'elles sont réunies chez l'une d'entre elles pour boire le thé, Zouheir et Gilles décident de leur faire écouter les sons qu'avait enregistrés Paul Bowles dans la ville à l'époque. "Et là, à l'unisson, elles ont toutes reconnu la voix de l'un des chanteurs", raconte Zouheir Atbane, avec émotion. Selon les habitants de Tafraout, l'homme est encore vivant et vit dans un petit douar dénommé Tahala, situé à 11 km de là. Les deux amis se font alors conduire chez lui. Lorsque vient le moment d'écouter les enregistrements, le vieil homme est fou de joie. Les souvenirs remontent et le musicien de jadis, qui avait arrêté de chanter il y a de nombreuses années, se rappelle de tout et se met à improviser. "Il a commencé à chanter et à danser ! Il racontait tous ses souvenirs à sa femme et il a appelé tous ses fils pour leur raconter. C'était un moment très fort", se remémore Zouheir Atbane. Et des anecdotes pareilles, les deux artistes en ont des dizaines. Lorsqu'ils se rendent à Guelmim, Zouheir et Gilles se mettent en tête de retrouver Bechaara, figure

marocaine de la musique hassanie à l'époque. L'artiste, qui tenait dans le temps une maison close pour les soldats espagnols et français, a gardé cette image de maquerelle aujourd'hui auprès des habitants, qui préfèrent ne pas parler d'elle, gênés. Finalement, les deux amis réussissent à retrouver son fils. Il est chauffeur de taxi et habite dans le coin avec sa femme. Ils se rendent

chez eux. Le couple leur ouvre la porte mais l'ambiance est tendue. A l'écoute des bandes, l'homme reconnaît le groupe. Puis, Zouheir montre une photo d'archives prise par Paul Bowles où on voit une danseuse seins nus, une pratique hassanie aujourd'hui interdite par les autorités marocaines. "Oui, c'est ma mère, Bechaara", jette un peu

### CERTAINS SE DÉDOUANENT DE LA DÉMARCHÉ DE LEURS AÎNÉS

froidement le jeune homme. Le thé est servi, l'ambiance se détend. Au fil de la discussion, les deux hommes comprennent que sa femme, très en retrait depuis leur arrivée, était elle aussi danseuse dans le groupe de Bechaara. "Avant de partir, j'ai demandé à l'homme s'il ne trouvait pas dommage de garder tout ça uniquement pour eux. Il m'a répondu qu'il avait honte de parler de ça...", se souvient Zouheir.



Déçu par le manque de rigueur de la méthodologie de Paul Bowles, le musicologue Gilles Aubry (au centre) poursuit seul ses recherches dans le sud du Maroc.

## » Musiciens, de père en fils

Comment les musiques traditionnelles sont-elles préservées par les nouvelles générations ? Quelles évolutions ont-elles connues ? Voilà ce qui préoccupe, avant tout, ces deux artistes du son. Au-delà du travail de Paul Bowles, ces séances d'écoute avec les descendants, mais aussi avec les villageois assis aux tables des cafés ou sur leur canapé, sont aussi un moyen de découvrir la façon dont ont évolué les pratiques musicales au Maroc et comment les traditions sont perçues, voire préservées aujourd'hui. Si certains, comme le fils de Bechaara, se dédouanent de toute responsabilité vis-à-vis de leurs aînés, d'autres au contraire voient la préservation de leur héritage culturel comme une mission. C'est le constat que fait Gilles lorsqu'il se rend, sans Zouheir cette fois, à Zagora pour rencontrer le petit-fils de Cheikh Ben Salem, le chanteur d'un groupe de musique draouie qui figure dans les notes de Paul Bowles. L'homme, lui-même musicien, a pris la relève du groupe de son grand-père : *"Je fais partie de la troisième génération de musiciens. Dans la famille, on a la volonté de préserver ce patrimoine, même si aucun de nous ne vit de la musique."* Comme l'analyse Gilles Aubry, *"ici, il s'agit d'une musique presque disparue et réactivée volontairement d'une façon folklorique, qui ne correspond plus à sa fonction sociale de l'époque"*.

Au contraire à Ouarzazate, les contraintes économiques ont transformé la pratique des traditions. Le

fils du Maâlem Hma M'barek, mentionné par Paul Bowles dans ses notes, a par exemple fait de l'héritage musical de son père un vrai business. Âgé d'une soixantaine d'années, l'homme joue dans les mariages et les événements de la région avec son groupe Ahwach Taourir. *"Lorsqu'on lui a fait écouter les enregistrements, il n'était pas dans le sentimentalisme. Il avait une posture de professionnel. A l'image de toute une nouvelle génération, sa motivation est surtout de gagner de l'argent"*, se désole Gilles Aubry. Une démarche commerciale qui joue sur la façon dont ils pratiquent aujourd'hui cette musique traditionnelle : *"Tout a été simplifié. C'est moins ritualisé. Dans les enregistrements de Paul Bowles, c'était monumental ! Il y avait des significations spirituelles fortes et de très belles musiques avec un vrai savoir de la percussion"*, continue le spécialiste. Pour lui, ce "revival", qui apparaît dans les années 2000, s'explique à la fois par un "délire vintage" mais aussi par la création de festivals de musiques traditionnelles au Maroc et par l'avènement, en Europe, d'un marché de musiques dites "authentiques".

## Sidna, toujours

Toujours dans l'idée de conserver cette mémoire culturelle, Gilles Aubry et Zouheir Atbane ont essayé de traduire les textes enregistrés par Paul Bowles. Un exercice difficile en raison de leur contenu poétique codifié, dont les nouvelles générations maîtrisent mal les codes ou les nuances linguistiques. Au final, il s'avère qu'une bonne partie des paroles sont des hommages à Mohammed VI ou à son fils Hassan II, alors prince héritier. *"Cette collection s'apparente à une compilation d'hommages au roi"*, souligne Gilles Aubry. Avant de préciser : *"Paul Bowles avait besoin d'un poste électrique fixe pour alimenter son enregistreur. Or, ce genre d'équipement n'existait pas à l'époque dans les petits douars. Alors, pour réaliser ses enregistrements, il demandait le soutien des autorités locales."*

*Parfois, c'était le caïd lui-même qui conduisait les musiciens jusqu'en ville pour qu'ils jouent devant Bowles. Ce qui explique en partie la teneur des textes."* Et fausse en quelque sorte le travail de mémoire. *"Les villageois jouaient sous la commande des autorités, donc les rapports sont biaisés. Le cas des chants enregistrés à Imzouren dans le Rif, peu après la révolte sanglante de 1958-59, qui louent le roi sont un bon exemple"*, insiste Gilles Aubry. Déçu par la méthode "expéditive" de l'auteur d'*Un thé au Sahara*, le chercheur poursuit aujourd'hui son travail de préservation de la mémoire musicale du Maroc, seul, au-delà de l'itinéraire de Bowles. ■

**LES MUSIQUES  
TRADITIONNELLES  
SONT DEVENUES  
UN VRAI BUSINESS**